

# Tsunamour

Paul Marram

Paul Marram

Tsunamour

© Paul Marram, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5092-1

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Décembre

15 décembre

Anna passe dans mon bureau. Elle porte son chemisier bleu. En pendentif, je retrouve la perle noire qu'elle ne quitte plus depuis septembre. Accrochés à ses oreilles, des petits anneaux dorés se cachent sous ses cheveux, on ne les voit presque jamais. Pendant notre entretien, j'ai les yeux rivés sur ses pupilles noisette, couleur marron clair, peu commune. Je cherche à définir cette teinte improbable, à savoir pour quelle raison cette femme m'attire autant, mais je suis déconcentré par les battements irréguliers de mon cœur.

Un peu plus tard, en réunion, elle apparaît avec un gros pull torsadé. Moi seul, je sais qu'il cache un joli chemisier et j'ai le sentiment de partager un secret avec elle, je me prends pour son amant. Ses cheveux sont noués librement. Elle lance une petite plaisanterie, nos regards amusés se croisent car elle sait que je l'écoute et que je l'approuve. Je suis flatté par cette familiarité qui me distingue des autres collègues, je lui souris.

Elle est venue hier, elle revient ce matin. Nous ne nous quittons plus. Je voudrais la tutoyer mais je n'ose pas lui demander la permission, il aurait fallu se montrer audacieux en juin dernier quand elle arrivait, il est trop tard maintenant.

16 décembre

Nous serons seuls tous les deux lundi prochain. Cette pensée suffit à captiver tout mon être, je ne pense à rien d'autre. Magie inexplicable des présences. Pourquoi elle, pourquoi moi ? J'avais oublié les sensations amoureuses.

Brève visite ce matin, elle porte la tenue la plus emblématique de son style bohème, une robe noire, curieusement coupée qui me fait penser à Courrège, des bottes et des collants de la même couleur. Nous parlons et puis, à la fin, quand je

lui rappelle notre rendez-vous de lundi, sa manière de dire « oh oui ! » me révèle qu'elle y songe avec plaisir. Nous convenons d'un moment pour préparer l'entretien. Je ne parviens pas à me conduire raisonnablement et pourtant mon émotion reste contenue. Je suis fasciné par cette fille. Il me semble la connaître, la deviner alors que je ne sais rien d'elle. Dès la première rencontre en juin dernier, j'avais perçu cette complicité entre nous.

18 décembre

Bottines rouges, blue jean ganté, vieux pull noir à rayures. Elle me regarde en souriant. Quelques secondes partagées dont je revois les images toute la journée,

19 décembre

Samedi. Je vais à Paris, loin de son quartier, mais son souvenir ne quitte pas. Paris me parle de la vie que je n'ai pas eu, que je n'aurais jamais puisque je vais avoir cinquante ans et qu'elle en a trente-quatre. Il faudrait d'abord finir ma thèse, il serait temps. Quelle tristesse, ce constat d'une existence ratée... Anna me le rappelle. Heureusement, il y a ma fille, ce que j'ai pu réaliser sur le tard. Mais la blessure reste profonde, invalidante.

21 décembre

J'ai passé tout le week-end à anticiper ce moment avec elle. Trois heures... Nous sommes restés trois heures ensemble, la plupart du temps *just the two of us*. Adroitement, elle s'est présentée un peu avant le rendez-vous et elle a prolongé notre entretien. Puis, lors du débriefing, nous avons parlé d'autre chose, du travail, bien sûr, mais aussi des gens que nous côtoyons. Nous nous accordons très bien tous les deux. Elle est intelligente, subtile, assez drôle et elle me plaît. Elle ne peut pas ignorer qu'elle me plaît.

Jupe noire, bas, bottines rouges, pull sombre avec un col en V fantaisie. Pas de

bijou hormis sa perle noire, pas de montre, pas de maquillage. Moment unique, parfaitement agréable. Je la laisse contrôler la progression des choses. Pourtant, j'éprouve la tristesse d'être amoureux sans espoir. Complètement chamboulé.

Elle joue longtemps avec son stylo bille. Je l'avertis qu'elle va mettre de l'encre sur ses doigts. Elle enlève la pointe puis elle la replace. Elle fait ce geste de nombreuses fois, dès le début et jusqu'à la fin de notre entretien. Un geste nerveux, un peu étrange car elle ne s'en lasse pas.

Écrire ce que je ressens n'a rien d'impératif. Au contraire, je suis si heureux de cette rencontre que je n'ai rien à dire. J'avais oublié que je pouvais exister sans tout consigner, sans traduire chacune de mes émotions. J'ai connu la même libération de la servitude d'écrire avant la naissance de ma fille, j'étais heureux, tout simplement et cela se passait de mots. Parfois, c'était au contraire l'intensité même de ma dépression qui m'amenait à me taire. Il y a cinq ans, quand j'ai décidé d'écrire ma thèse, je pensais que j'allais mourir bientôt, je le sentais. Écrire n'avait plus le même sens. Le journal est alors devenu un compagnon de travail. Sa complaisance amicale m'apportait un soutien après les affres de la recherche, il m'aidait à donner un sens à certaines obstinations intellectuelles. Aujourd'hui, il recueille les émotions de l'amour. Je l'avais oublié celui-là, cela faisait si longtemps qu'il avait disparu de la circulation.

22 décembre

Vacances de Noël. Nous sommes séparés. Envahi par sa présence rêvée, je cherche à comprendre, à savoir. C'est troublant parce que j'avais rencontré mon épouse dans les mêmes circonstances, il y a quinze ans. Cependant, une grande différence sépare ces deux histoires. À l'époque, je voulais avoir des enfants et je cherchais une femme avec un projet parental.

Rêverie la plus fréquente : nous sommes dans un lieu public, nous nous enlaçons. Bonheur de l'étreinte. Plus tard, à l'abri dans une chambre, elle se tient au-dessus de moi, ses cheveux tombent sur mon visage tandis qu'elle se penche et qu'elle me sourit. Nous nous parlons les yeux fixés sur les lèvres de l'autre.

J' imagine lui écrire ce que j'ai ressenti au cours de cet après-midi en sa compagnie.

Je me livre à une introspection : les mêmes symptômes se manifestent à chaque fois que je suis amoureux cependant le désarroi de l'âge les rend plus angoissants. Je pense à ma fille... Jamais, je ne pourrais lui dire la vérité. Toutes mes affaires de cœur sont taboues depuis le départ de sa mère. Finalement, je renonce à lui écrire, pris de panique.

Journées de pluie. Les sensations retentissent en moi, vibrent longtemps. Je suis tout entier sous leur influence. La mélancolie, les parfums. Je reviens dans le passé et je me rappelle toutes les fois où j'ai été amoureux, les émois de mon adolescence également. Je me trouve dans un état de réceptivité anormale, comme si le sentiment amoureux avait fait le vide autour de lui par un effet de souffle.

23 décembre

Toujours cette ambiance étrange. Je vis un moment très singulier de mon existence et, en même temps, il me laisse une sensation de déjà vu, ou plutôt de déjà ressenti puisque je réagis toujours de la même façon depuis que je suis adolescent. La différence aujourd'hui, c'est qu'un pessimisme tenace l'emporte sur toutes les autres émotions. Je n'y crois plus. Anna s'éloigne de moi, reprend sa vie de jeune femme de trente ans tandis que je rejoins mon existence habituelle. On ne peut pas vivre toutes les expériences, changer de voie sans cesse. Le voudrais-je ? À quel prix ? C'est impossible. Et il n'y a pas que ma famille à sauvegarder du désordre, il y a aussi la thèse, mon grand œuvre... Tous mes pauvres secrets. Cela n'a pas de sens, sauf quand j'imagine la serrer dans mes bras, tenir sa taille, échanger notre premier baiser... *Such a fool.*

Espérer plaire, c'est donner de l'importance à son existence, à ce que l'on ressent. Comme si ma seule vérité, c'était la faillite, l'échec, le renoncement ; complexe ramifié dans tout ce que je traverse. Je retrouve les réflexions de ma jeunesse, des années perdues : vouloir quelque chose pour soi, déranger les vies des gens pour contenter son besoin d'être heureux, quel sans-gêne...

Je passe sur le pont qui franchit la Seine en bas de chez moi et je m'arrête au milieu, comme souvent. Les eaux glaciales, gonflées par les crues, coulent entre les piles de ciment avec une puissance saisissante, effrayante. J'imagine tomber dans ce courant et disparaître à jamais. Mais, cette fois, je veux vivre. Je veux connaître l'amour et je m'éloigne à grands pas.

## Le soir

Il me revient qu'elle n'avait pas pris son téléphone avec elle. Trois heures sans notifications. C'est devenu rare. Bien sûr, je veux donner un sens à cette observation.

En pensant à Anna, je revois les scènes subtiles de *"Middlemarch"*. Un homme mûr, marié, à la dérive ; une jeune femme livrée à elle-même et cette manière d'être ensemble nuancée par les fines observations d'Eliot.

Euphorie mélancolique, douce tristesse... Les émotions m'emportent, je me perds dans le labyrinthe de mes contradictions... Je suis triste parce qu'elle me manque et pourtant lorsque je pense à elle, l'euphorie demeure le sentiment dominant. J'aime et je sais que c'est un sentiment absurde, insensé.

J'ai son numéro. Je pourrais aller trop loin, imposer ma présence. Mais, elle n'a pas mes coordonnées, alors je m'interdis d'agir.

Toute la journée, toutes les heures, elle ne me quitte pas. Ce matin, laborieuse délivrance. Je préfère la regarder dans les yeux mais l'excitation ne suit pas alors je la prends à l'aveugle. Rêverie autour de la question de sa minceur, une des clefs de mon univers fantasmatique. Je ne peux pas lui avouer cela. Je pense à ces choses mais je ne suis pas certain du lien avec mes sentiments pour Anna.

Derrière la magie de sa présence, je suis obligé de reconnaître que je subis l'effet d'une invincible attirance sexuelle. Anna est merveilleusement féminine et mon désir apparaît entier, sans arrières pensées. Je le sais, à cause de sa voix. Elle m'excite. Cependant, compte tenu de mon passé, de ma jeunesse meurtrie, il n'y a pas de hasard ; peut-être qu'elle devine que je la désire pour une raison



précise. Elle vient vers moi parce qu'elle sait que j'aime ce qu'elle incarne. Elle a déjà rencontré d'autres hommes avec la même obsession, un peu perdus ; elle comprend et elle accepte son destin fantasmatique. Ce secret partagé entre nous fonctionne comme un aphrodisiaque si puissant que je redoute de me trahir.

24 décembre

Je deviens complètement ridicule, puéril.

Je lui écris et ajoute un mot d'amour à l'encre invisible (blanc sur blanc). Si elle regarde mes courriers comme je regarde les siens, imaginant ses doigts fins courir sur le clavier, son visage un peu penché, elle le mettra en surbrillance pour mieux me toucher et découvrira mon secret.

Je consulte ma messagerie professionnelle à plusieurs reprises dans la journée avec l'espoir de recevoir un courrier. Nous sommes le 24 décembre, 23 heures 55, je vérifie une dernière fois puis je dépose un baiser sur ses lèvres fines en agrandissant sa photo.

Une image me poursuit comme une obsession : je l'enlace, nous nous serrons l'un contre l'autre. Sa taille fine me fait frémir.

25 décembre

Il y a trente ans, Ewa. Je reprends le journal aux mêmes moments charnières de ma vie, pour les mêmes motifs. Ewa... Silhouette callipyge, mince, sans buste, déjà. C'est si loin ! De ces souvenirs, il me reste la trace des émotions envahissantes. À vingt ans ou à cinquante, je reste le même homme. Ce constat est la source d'une profonde mélancolie à cause des années perdues.

J'avais appelé Ewa depuis un café de la rue de Grenelle. Quelle audace ! Elle m'expliqua qu'elle ne pouvait pas me recevoir, à cause de son père de passage à Paris. Je ne me souviens pas comment j'avais interprété ce refus. Par contre, il me revient qu'elle n'avait pas été surprise par ma démarche, même pas embarrassée. Ewa ne subissait pas une relation paradoxale, contradictoire, avec

ses désirs tandis que moi j'étais déjà ambivalent. Malgré ce premier rendez-vous raté, elle m'a accordé ce que j'attendais, une relation charnelle avec une femme. Mais, cet assouvissement me laissa songeur, presque anxieux. Quelque chose clochait que je ne comprenais pas encore. Je me trouvais confronté à l'énigme de mon malaise devant toute créature fémininoïde. Cette déception de la chair, comme si le secret du plaisir m'était confisqué, aura persisté toute mon existence. Au début, j'ai pensé que j'étais un homosexuel sévèrement refoulé, au point de ne pas oser vivre en harmonie avec mes désirs et puis j'ai abandonné cette théorie, j'ai continué avec les femmes que je trouvais quand même plus attirantes. Le temps a passé, tout se confond désormais, les divisions, les grands principes, je m'en moque. Il ne reste plus que l'angoisse de vivre seul, la frustration de n'avoir jamais connu le plaisir avec un être aimé.

Je ne cesse pas de songer à ce qui pourrait arriver entre nous et lorsque je parviens à me figurer un moment avec elle, je me persuade bien vite de mon manque de discernement. Malgré la manifeste impossibilité d'une relation amoureuse, je continue à rêver d'elle car le désespoir vaut encore mieux que la tristesse ordinaire, cette asthénie qui me perclut depuis tant d'années. Je n'ai plus l'habitude d'aimer. Ce doit être tellement dangereux de s'engager dans cette voie de l'amour passionnel... et pourtant je m'y précipite follement.

J'embrasse ses lèvres fines et je sais que je suis pitoyable. Plusieurs fois aujourd'hui, j'agrandis sa photo. Et j'embrasse l'écran.

Plus rien, plus de songeries amoureuse. Paresse, inertie des fêtes... Engourdissement. Je laisse passer le temps.

Je me souviens de ce gâteau qu'elle avait tenu à m'offrir, réalisé par une des filles de son équipe. Elle avait traversé tout l'étage pour me le donner. Elle portait son jean étroit comme un gant ce jour-là... Elle souhaitait se montrer, être désirée, peut-être... Voilà comment je passe mon temps à revoir quelques souvenirs sans cesse, en boucle. Mon seul but, savoir ce qu'elle ressent, imaginer ce qu'elle pense, la percer à jour.